



MONTREAL, 20 OCTOBRE 1900

PUBLIE PAR LA
Société d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

AUX ANNONCEURS

UNE IDÉE PAR SEMAINE

L'effet le plus certain est obtenu lorsque l'annonce est insérée dans les colonnes d'un journal périodique, de caractère artistique et littéraire, qui pénètre dans les familles.

Le Monde Illustré remplit toutes ces conditions.

ENTRE - NOUS

Encore un coup d'épaule de la part du ou des gouvernements du Canada, et le capitaine Bernier pourra s'embarquer et s'en aller pour tenter l'aventure d'arriver au pôle Nord.

Le pôle Nord.

Que de tentatives avortées, que de vie perdues, que de drames inconnus dans les voyages entrepris pour atteindre ce point géographique, mais rien n'arrête les courageux explorateurs et il est évident que quel qu'un arrivera un jour ou l'autre au but du voyage.

Ce quel qu'un peut parfaitement bien être le capitaine Bernier.

Je l'ai rencontré il y a peu de jours, la veille de son départ pour l'Angleterre où il se rend à bord du navire qu'il a réussi à sauver l'été dernier, pour faire une conférence devant la société géographique de Londres sur ce sujet favori.

—Dites-en donc un mot au MONDE ILLUSTRÉ, dont les intelligents lecteurs comprendront l'importance de l'œuvre que j'entreprends. Petite aide peut faire grand bien.

Je le lui promis et je m'exécute.

Connaissez-vous le capitaine Bernier ?

Râble, fort comme un chêne, une poitrine largement développée, un torse de lutteur, des épaules d'athlète auxquelles s'attachent des bras durs et musclés, c'est un rude homme, prenez-en ma parole, et sur ce corps admirablement découpé, une tête intelligente, des yeux vifs, les narines délatées, le front bien dégagé et un menton volontaire.

Le capitaine est le descendant de Jacques Bernier surnommé Bernier de Paris, parce qu'il venait de la capitale française. C'est dans sa maison à Saint-Ignace, que fut dite la première messe célébrée dans ce village et—comme le dit un anonyme du "Bulletin des Recherches Historiques", ce Bernier est la souche de tous les Berniers passés, présents et futurs.

* * —Mais enfin, capitaine, comment l'idée d'aller vous promener au pôle Nord vous est-elle venue.

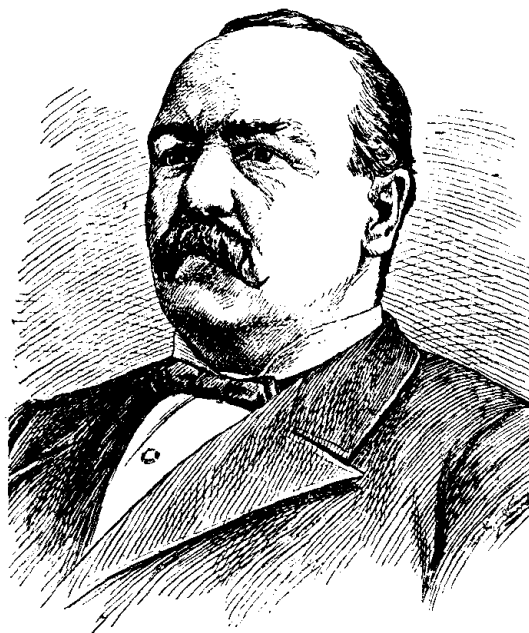
—A vrai dire, je n'en sais rien, puisque je l'ai toujours eue. Depuis que j'ai su lire et comprendre une carte, dans mes nombreux voyages avec mon père—un fameux marin, dont je suis fier d'être l'élève—j'ai toujours eu envie d'aller faire un tour de ce côté. Cependant, ne croyez pas que je me sois mis cette idée dans

la tête sans me rendre compte des difficultés que présente une tentative de ce genre.

Marin, je le suis et je l'ai prouvé, mais il ne suffit pas en pareil cas, de connaître seulement tout ce qu'un bon marin ordinaire doit savoir et, c'est pour cela que pendant vingt ans j'ai lu tout ce qui a été publié sur le sujet depuis les vieux récits d'Erik le Rouge jusqu'aux derniers journaux de bord des grands voyageurs de notre siècle. J'ai étudié les moyens employés par les marins de tous les pays, les routes qu'ils ont suivies, les courants des mers glaciales, les observations prises, je n'ai négligé aucun détail et c'est après bien des veillées, de nuits même de réflexions que j'en suis arrivé à concevoir deux projets qui offrent toutes les garanties possibles de réussite probable.

Ces projets, je les ai soumis non seulement à des marins de premier ordre norvégiens, danois, français, anglais, russes, américains, mais aussi à des savants distingués et tous approuvent mes idées et me conseillent de les mettre à exécution. J'ai neuf chances sur dix d'arriver.

Pour cela, il me faut de l'aide. J'en ai déjà, plusieurs citoyens riches et intelligents se sont engagés à seconder mes efforts, mais il est évident que si le gouvernement voulait faire aussi quelque chose, ma mission aurait un caractère officiel qui pourrait m'être d'une grande utilité. Il n'y a rien de politique dans mon affaire, mais il me semble que si je réussissais,



M. LE CAPITAIN BERNIER

comme je le crois, le Canada aurait lieu d'être satisfait de voir que c'est un de ses enfants qui a décroché la timbale.

—L'aventure est terriblement sérieuse, capitaine, et beaucoup de gens se demandent—je l'ai déjà entendu dire—ce que vous espérez retirer de tout cela. Notez que je ne suis pas de ceux-là, car je comprends toute la grandeur de votre entreprise.

—Je le sais et je sais aussi que plus d'un me prendra pour un fou, moi qui ne demande rien dans mon intérêt personnel et qui risque ma peau, mais, que voulez-vous, à ces gens-là il n'y a rien à répondre, car jamais ils ne pourront comprendre.

Le capitaine Bernier appartient à la noble famille cosmopolite des hardis voyageurs qui ne reculent devant aucun obstacle et pour qui les difficultés à vaincre sont un attrait de plus.

Si Jacques Bernier de Paris peut voir son descendant il doit être fier de l'indomptable nature et des qualités de son descendant.

Nous serons heureux d'apprendre que le capitaine a du succès à Londres, qu'on y approuve ses projets, qu'on les comprend, que l'on s'en tiendra pas à de jolis mots d'encouragement et qu'enfin il obtiendra quelque chose de substantiel.

* * Un employé d'une grande maison commerciale

de Toronto, vient de comparaître devant la cour criminelle sous accusation d'avoir volé à ses patrons une somme de quelques louis.

Certes, point n'est besoin d'aller sur les bords du lac Ontario pour être témoin de pareille chose et, si l'affaire n'avait pas un côté particulier, méritant un moment d'attention et de réflexions, je n'en soufflerais mot, mais le procès en question a révélé ou plutôt remis en lumière une fois de plus ce fait que, souvent la lésinerie, la "juiverie" du patron peut servir d'explication, sinon d'excuse, à la faute de l'employé.

Il a été prouvé en effet que l'accusé était préposé à la recette de la maison, qu'il lui passait par les mains environ cinquante mille piastres par jour, et qu'il recevait un salaire inférieur à celui d'un journalier !

Cette révélation a fait bondir d'indignation les jurés qui ont critiqué la conduite des patrons en termes très sévères et le juge McDougall parlant dans le même sens a dit qu'il était honteux de payer d'une manière aussi ridicule un employé auquel on donnait une position de confiance semblable.

"En vérité, a-t-il ajouté, il faut que les principes d'honneur soient bien développés dans notre pays pour que l'on n'y constate pas plus de vols, car je sais que le cas qui nous occupe n'est pas rare malheureusement."

Juge et jurés ont eu raison et c'est certainement une honte pour un patron que de faire subir à un pauvre employé ce supplice de tous les instants de lui laisser palper, toucher, manier de telles quantités d'or et lui jeter à la fin de la semaine un salaire dont ne se contenterait pas un journalier qui n'a aucune responsabilité.

A cela, certains patrons répondent qu'ils peuvent avoir des employés à moitié prix de ce qu'ils paient, mais cette sottise n'est ni une explication admissible, ni une atténuation de leur conduite et rappelle beaucoup l'anecdote connue du ministre et de l'employé.

Ce dernier, bon et loyal serviteur de l'Etat depuis de longues années osa un jour demander une augmentation de traitement.

—Une augmentation ! Mais savez-vous bien, monsieur, que si vous disparaissiez plus de cent employés tout aussi capables que vous seriez prêts à accepter votre position à moitié prix.

—Parbleu ! monsieur le ministre, je connais plus de deux cents honnêtes gens plus capables que vous qui sont disposés à prendre votre place pour deux mille piastres par an, alors que vous en touchez six mille.

Le ministre, qui était un homme intelligent—il y en a—comprit la leçon et accorda l'augmentation.

* * Il est malheureusement trop vrai aussi qu'on en est à fabriquer tant de teneurs de livres qu'ils ne savent trop où se caser une fois qu'ils ont leur diplôme en poche et ce, d'autant plus, que beaucoup d'entre eux croiraient déchoir s'ils se mettaient carrément à la besogne derrière le comptoir ou à l'atelier.

C'est ce faux orgueil qui les conduit à la médiocrité... pas du tout dorée.

Je visitais dernièrement une fabrique de fourrures avec un jeune homme qui venait de faire ses débuts dans la vie militante, dans cet établissement, avec un traitement de deux piastres par semaine.

En passant dans les différentes ateliers, je demandai quel était le salaire des ouvriers.

—Cela dépend, mais la moyenne pour les bons ouvriers est de douze piastres, cependant plusieurs gagnent beaucoup plus.

—Lesquels.

—Le coupeur en chef, par exemple, gagne trente-cinq piastres par semaine, mais il fait davantage avec des heures supplémentaires.

—Et qui encore ?

—Le chef des teinturiers, métier qui exige des connaissances spéciales, trente-cinq à quarante piastres par semaine. Il y en a d'autre encore...

—Enfin, ce sont ceux qui travaillent des mains et de la tête qui gagnent le plus ?

—En effet.